

de l'offrande de l'avoine à Montluçon. Enfin à Sougé-le-Ganelon, l'homme-cheval s'adresse surtout aux femmes, comme au pays basque, comme à Sainte-Lumine-de-Coutais, comme ailleurs sans doute.

Suit une première conclusion :

« Les précisions deviennent assez nombreuses pour que nous essayions de définir le rôle du cheval-jupon.

« Il se manifeste donc en général à la Pentecôte, au printemps. Il est associé au renouvellement de la nature. A Sainte-Lumine, il ouvre et il termine le cycle annuel. Tout ce qui s'est passé dans l'année est rappelé par une des personnes principales de la fête du cheval. En l'honneur de ce dernier on plante un chêne; cette plantation a été pratiquée ailleurs annuellement en dehors de la fête du cheval. Elle a toujours un sens rituel. Elle est faite par des hommes qui, à l'origine, pensaient contribuer par cet acte à la renaissance de la végétation. Nous avons dans une salle du haut une étude fort bien faite de la danse du Trimazo, par le docteur de Wesphalen qui établit très nettement le sens de la plantation du chêne.

« Le cheval fou provoque non seulement la renaissance de la nature, mais encore la naissance des êtres vivants. Nous comprenons maintenant pourquoi il est associé au mariage, pourquoi il poursuit les femmes.

« Partout, nous lui avons vu des ennemis, des ennemis couverts de suie, des ennemis noirs, alors que lui, le fécondateur, est rouge comme le sang.

« Les noirs représentent sans doute la vieille saison, l'année mourante, l'hiver expirant mais qui se défend encore. Presque tous les peuples ont mystiquement exprimé l'alternance des saisons. »

M. Guy Le Floch, élargissant le cercle de ses investigations, rappelle la Despoïna grecque, l'Epona gauloise, le sacrifice du cheval à Rome. L'homme-cheval est sans doute une survivance néolithique.

En Bretagne, on a retrouvé disposées intentionnellement sous deux menhirs enfouis, des têtes de chevaux. En Vendée, les paysans rapprochent superstitieusement le cheval

malet et un menhir appelé vulgairement le palet de Gargantua. « Le cheval, disent-ils, vient la nuit aiguïser ses dents sur cette pierre et se restaurer avec les trèfles qu'on y dépose en offrande pour se le concilier. »

On pourrait rappeler de nombreux faits de ce genre, mais le conférencier se permet un rapprochement audacieux. Il compare la fête de l'âne du Moyen-Age à la fête du cheval : « le culte du cheval, néolithique croyons-nous, était déjà ancien. L'âne, introduit tardivement en Gaule, fut considéré comme un cheval d'Orient puisque l'Orient était sa patrie. Dans certaines contrées, il se multiplia, il devint aussi important que le cheval pour les paysans de Gaule. Par ailleurs, l'Eglise, plus tard, préféra substituer l'âne, plus grotesque, d'allure, avouons-le, très peu rituelle, au cheval qui avait toujours le prestige de la plus noble conquête de l'homme. A Draguignan, nous trouvons dans les cortèges carnavalesques, indifféremment, les chevaux-frux et les « vi d'ânes » : les têtes d'ânes. Enfin, du Cange nous dit qu'au Moyen Age, si dans beaucoup d'églises on introduisait un âne vivant, dans d'autres on plaçait l'effigie d'un âne derrière l'autel. Cette coutume ressemble plus à celle du cheval jupon, du cheval rituel que l'âne vivant qui semble être un dérivé, une fantaisie gothique. »

M. Guy Le Floch s'efforce ensuite de découvrir la race qui importa le culte du cheval. Enfin, il s'excuse d'avoir retenu si longtemps l'attention de ses auditeurs. Ils lui pardonneront peut-être pour avoir essayé « de les emmener très loin, au delà de notre monde moderne glacé par l'acier des machines, au sein de la forêt primitive, au milieu d'hommes intacts que la Nature bouleversait d'admiration et de terreur ».

* *

Cette conférence fut suivie de la danse du Zamalzaïen ou cheval basque, accompagné de la « Cantinière » et de la flûte basque. Spectacle d'autant plus apprécié qu'il est extrêmement rare à Paris.

LE BAKUBER

PAR LACROIX-NOVARO

Nous donnons ici quelques extraits d'un article du regretté Lacroix-Novaro, paru dans le Guide musical et qui résumait une conférence donnée aux Archives de la Danse sur le Bakuber ou danse des épées de Pont-de-Cervièrès, dans le Dauphiné.

Notre stupeur et nos regrets furent grands lorsque nous apprîmes la disparition de cet excellent ami des Archives de la Danse, de l'érudite à qui nous devons tant de belles études musicales et chorégraphiques. Rappelons particulièrement ses recherches sur la Carole, le Bakuber, la Sarabande.

« La France possède dans le *Bacchu-Ber* une danse des épées d'une richesse incomparable. On l'exécute au village de Pont-de-Cervièrès, près de Briançon, devant l'église locale ou sur le pont, le 16 août à la Saint-Roch, dans un cadre grandiose de montagnes couvertes de mélèzes ou de neige. Neuf célibataires vêtus de blanc et la taille roulée dans une ceinture rouge composent en un quart d'heure quarante-six figures de cercles, de carrés, d'étoiles, de triangles, au triste chant choral de quatre vieilles sur les syllabes : *laderatanla*, etc... Le cercle tourne de droite à gauche, et par un passage sous les pointes des glaives, se

détruit pour renaître en un nouveau cercle. Les danseurs forment ainsi la figure de *la rose*; surtout, au moment dit *la lève*, ils encerclent étroitement de leurs épées le cou d'un danseur comme pour le sacrifier en une génuflexion saisissante. »

On s'est perdu en conjectures sur l'origine et la destination du Bakuber :

« La géographie celtico-ligure des lieux où il se danse et qui implique le culte des *Mères*, atteste une existence très reculée. Il n'est pas jusqu'au nom même, évoquant Bacchus, peut-être substitué du Sylvanus celtique, en tous cas, dieu de la montagne, dieu thrace de l'omophagie, du sacrifice humain et d'une pyrrhique spéciale, qui ne soit suggestif. Par une coïncidence étrange, l'air même, du plus pur mode dorien (doristi II) recouvre le tétramètre anapestique le plus usuel. Tout donne donc à penser que le *Bacchu-Ber* est une danse dionysiaque funèbre empruntée tout au moins partiellement aux Grecs soit par la voie de la Provence, soit par la voie de l'Europe Centrale et du contact dorien. Pauvre danse mystérieuse, qu'on néglige et qu'on oublie, alors qu'elle constitue le plus inestimable des trésors. »